

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

6 | 2016

Les romanciers oubliés des années Trente

Jacques Decour, le visage oublié de la Résistance

Grazia Tamburini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1215>

DOI : 10.4000/rief.1215

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Grazia Tamburini, « Jacques Decour, le visage oublié de la Résistance », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1215> ; DOI : 10.4000/rief.1215

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jacques Decour, le visage oublié de la Résistance

Grazia Tamburini

Il faut écrire ou vivre.
(Jacques Decour)

Un écrivain sans « fortune »

- 1 Pourquoi parler de Jacques Decour aujourd'hui ? Il s'agit en effet d'un écrivain que j'appellerai sans « fortune », – au sens ancien du mot –, sans succès et sans successeurs. Sa figure, celle d'un écrivain résistant oublié, est restée ensevelie jusque à ce qu'une réédition de ses œuvres par Farrago datant de 2002 et un vaste et méritoire ouvrage biographique de Pierre Favre, datant de la même année, ne lui aient rendu justice¹. Un dossier dans la revue *Europe* lui a été consacré la même année.
- 2 Ce manque de « fortune » n'est pas dû à une absence de talent littéraire, mais plutôt à une contingence de vie et d'histoire, qui a relégué cet écrivain dans une zone d'ombre et qui l'a expulsé, tout comme un détail insignifiant, du canon littéraire aussi bien que des manuels d'histoire littéraire. Il s'agit alors d'interroger une absence qui est avant tout un hors sens, de cerner de plus près cet incongru qu'est le nom de Decour qui n'a pas réussi à se faire un nom, en dépit d'un patronyme auquel il a renoncé – Daniel Decourdemanche – et d'une identité livrée à nombre de pseudonymes et de signatures clandestines.
- 3 J'interrogerai d'abord les raisons de l'oubli, en suivant trois axes :
 - la situation de l'écrivain en marge, en dépit de son ascendance sociale élevée et d'une implication remarquable dans les milieux intellectuels les plus influents des années 1930 ;
 - la marque portée de l'adhésion sans revirements au parti communiste ;
 - l'engagement dans la résistance intellectuelle.
- 4 Dans la deuxième partie de mon étude, je chercherai les raisons de la remémoration à repérer dans l'œuvre de Decour, selon une ligne articulée également en trois volets :
 - l'amour pour la culture allemande allant de pair avec la conscience lucide de la menace représentée par le nazisme ;

- l'édition chez Gallimard ;
- le repérage des thèmes et la manière dont ils sont véhiculés par l'écriture de ses récits.

I. Raisons d'un oubli

Jacques Decour appartient-il à une catégorie de « marginaux » ?

- 5 La question du nom vaut la peine qu'on s'y arrête car elle est étroitement liée à la situation d'un écrivain choisissant de rester en marge : pourquoi et comment Daniel Decourdemanche devient-t-il Jacques Decour ?
- 6 D'un côté, un nom de famille tronqué, où s'inscrivent la déchirure par rapport à l'appartenance à une famille des beaux quartiers parisiens et le refus d'un père qui l'avait destiné à prendre son relais dans la carrière d'agent de change, les deux consommés dans une fugue de la maison natale d'une durée de huit jours : à l'âge de dix-sept ans Daniel court les routes et écourte son nom. De l'autre côté, un prénom qui est un double hommage, sentimental et littéraire, à l'ami d'adolescence trop tôt disparu, Jacques Prévostière, qui ne l'avait pas suivi lors de son échappée, et au personnage du frère cadet des *Thibault* de Roger Martin du Gard. L'emploi de son vrai nom se borne à la correspondance et aux traductions de celui qui, après avoir abandonné des études de droit, devient, en 1932, le plus jeune agrégé de lettres allemandes de France. Il utilisera aussi d'autres pseudonymes, masquant des références et des préférences littéraires : E. Pasquier, Daniel Pascal, P. A. Stéphane ; ainsi que des signatures clandestines, porteuses également de souvenirs romanesques (Joseph Delorme) ou historiques (Philippe le Bel).
- 7 Son entrée dans les milieux intellectuels de l'époque se fait sous le signe de l'amitié avec Jean Paulhan : Decour n'a que vingt ans lorsque son premier livre, *Le Sage et le Caporal*, paraît chez Gallimard en 1930. Il entame une collaboration avec la *Nouvelle Revue Française* qui durera jusqu'en 1936. Il écrit pour la revue des critiques sur Némirovsky, ainsi que sur Drieu et Brasillach, sur la biographie de Hölderlin par Stephan Zweig et les traductions du poète allemand romantique par Pierre Jean-Jouve, sur Kleist et sa *Cruche cassée*, sur *Épaves* de Julien Green, pour ne se borner qu'à quelques-unes de ses interventions. Il gardera sa relation d'amitié avec Paulhan, avec qui il entretiendra une correspondance régulière : malheureusement les lettres de Paulhan n'ont pas été retrouvées. Comme le remarque Pierre Favre, le ton des lettres de Decour est celui d'un écrivain qui ne cherche pas à plaire à tous et à briller à tout prix, mais plutôt de celui qui émet des jugements mordants, sans trop se soucier de déplaire.
- 8 Il se tient en marge du Temple littéraire auquel il a eu pourtant accès et où il est perçu comme une promesse. À la parution de son premier livre, *Le Sage et le Caporal*, qu'il ne qualifie ni de récit ni de roman, Paulhan le découvreur se prononce : « On fut sensible à ce que l'auteur avait déjà de fort et de rare ». Jean Prévost écrit dans la *NRF* (juillet 1930) : « Tel qu'il est, un livre brillant, plein de folies subtiles et d'étincelantes promesses. Certains passages montrent déjà ce que sera le talent personnel de l'auteur [...]. Je ne sais ce que vaudra sa pensée, mais quelle qu'elle soit, il saura la rendre excitante ». Eugène Dabit, quant à lui, note : « Un don heureux sauve de telles histoires. Un feu clair les éblouit. On ne veut pas songer qu'il n'en restera que des cendres » (*Europe*, mars 1931).
- 9 Daniel Decourdemanche se fait de son côté remarquer par son travail de professeur d'abord à Reims, ensuite à Tours et à Paris, au lycée Rollin, qui portera à la Libération son

nom de plume. Son identité insoupçonnable va bientôt protéger son activité clandestine de résistant.

L'écrivain « marqué » par l'appartenance au Parti communiste

- 10 Dès qu'il est nommé à Reims, il s'éloigne des milieux littéraires qu'il fréquentait à Paris, mais c'est à Tours, en 1936, qu'il entre au Parti Communiste : « Je suis de ceux qui croient que les opinions engagent », avait-il écrit dans ce livre sulfureux qu'il avait rapporté de son séjour, en 1931, comme assistant dans un lycée de Magdebourg, en Prusse, et qui s'appelle *Philisterburg* (1932).
- 11 Son adhésion au Parti communiste n'est pas ébranlée lors du pacte germano-soviétique. Après la démobilisation, très vite il se réinstalle à Paris et il entre en clandestinité en 1940, l'année précédant la date de la rupture du pacte et de l'invasion de la Russie par l'Allemagne (22 juin 1941).
- 12 Avec le philosophe Georges Politzer et le physicien Jacques Solomon, il coordonne deux publications visant les milieux intellectuels et littéraires : *L'Université libre* et *La Pensée libre*, dont le deuxième numéro, paru en février 1942, contient le manifeste fondateur du Front national des écrivains rédigé par Decour lui-même. Le premier numéro, paru en février 1941, avec ses 96 pages imprimées, fait de *La Pensée libre* la première publication clandestine d'une telle ampleur qui, loin d'être marginale au sein du Parti Communiste, a bénéficié du circuit de fabrication et de distribution des parutions officielles (plus de 1500 exemplaires)².

Résistance intellectuelle et résistance armée

- 13 Dans *Qu'est-ce que la littérature*, Sartre écrit :
- Bien sûr, c'est parce que nous sommes de purs consommateurs que la collectivité se montre impitoyable envers nous ; un auteur fusillé, c'est une bouche de moins à nourrir [...]. Et je ne dis pas que cela soit juste, c'est la porte ouverte, au contraire, à tous les abus, à la censure, à la persécution.³
- 14 Et il glose ensuite dans la note à ce passage :
- Je me suis parfois demandé si les Allemands, qui disposaient de cent moyens pour connaître les noms des membres du C.N.E., ne nous épargnaient pas. Pour eux aussi, nous étions de purs consommateurs. Le processus, ici, est inverse : la diffusion de nos journaux était fort restreinte ; il eût été plus néfaste à la prétendue politique de collaboration d'arrêter Éluard ou Mauriac que dangereux de les laisser chuchoter en liberté. La Gestapo a sans doute préféré concentrer ses efforts sur les forces clandestines et sur les maquisards, dont les destructions réelles la gênaient plus que notre abstraite négativité. Sans doute ils ont arrêté et fusillé Jacques Decour. Mais, à l'époque, Decour n'était pas encore très connu.⁴
- 15 Il n'était que trop connu, ou pour le moins assez influent, pour refuser l'entrée de Sartre lui-même dans le projet clandestin, promu par Aragon, d'un comité d'écrivains, pour lequel Paulhan avait été désigné comme responsable du recrutement. C'est le noyau clandestin qui se réunit au bureau de Paulhan aux éditions Gallimard, qui est composé par Paulhan lui-même, Decour, Debû-Bridel et par la suite Blanzat, et qui donnera lieu au projet d'une nouvelle revue, *Les Lettres françaises*. D'ailleurs Decour se rallie aux positions du Parti dans cette aversion pour Sartre qui cache aussi une rivalité entre les deux germanistes et les deux romanciers dans le champ intellectuel⁵. Selon les mots de

Vercors : « C'est pratiquement toute la résistance intellectuelle dont Decour a été l'initiateur »⁶.

II. Raisons d'une remémoration

- 16 Decour n'était pas tellement oublié non plus déjà de son époque. Dans son poème *Critique de la poésie*, publié en Suisse début 1944, Paul Éluard rend hommage aux poètes martyrs, en évoquant la mise à mort de Garcia Lorca, de Saint-Pol-Roux et justement de Decour. Témoignage poignant de la trace laissée par Decour dans la mémoire d'un des grands auteurs parmi ses contemporains et de la place d'honneur qu'il occupe à côté des deux autres bien plus renommés que lui.

Le feu réveille la forêt
 Les troncs les cœurs les mains les feuilles
 Le bonheur en un seul bouquet
 Confus léger fondant sucré
 C'est toute une forêt d'amis
 Qui s'assemble aux fontaines vertes
 Du bon soleil du bois flambant
 Garcia Lorca a été mis à mort
 Maison d'une seule parole
 Et de lèvres unies pour vivre
 Un tout petit enfant sans larmes
 Dans ses prunelles d'eau perdue
 La lumière de l'avenir
 Goutte à goutte elle comble l'homme
 Jusqu'aux paupières transparentes
 Saint-Pol-Roux a été mis à mort
 Sa fille a été suppliciée
 Ville glacée d'angles semblables
 Où je rêve de fruits en fleur
 Du ciel entier et de la terre
 Comme à de vierges découvertes
 Dans un jeu qui n'en finit pas
 Pierres fanées murs sans écho
 Je vous évite d'un sourire
 Decour a été mis à mort.

- 17 L'année précédente, en 1943, Aragon avait ouvert son *Art Poétique* – paru sous le pseudonyme de François La Colère – par deux vers de dédicace : « Pour mes morts en Mai/et pour eux seuls désormais » et l'avait clos sur un vœu de mémoire : « Réveillez-vous de l'oubli/Rallumez la lampe éteinte ». Il fait allusion aux exécutions massives où Decour avait été fusillé en mai 1942 au Mont-Valérien, tout comme Politzer et Solomon. En 1945, Aragon consacre à Decour un petit livre de 45 pages, intitulé *Comme je vous en donne l'exemple*⁷, où il rend hommage à l'homme « au silence d'acier ».
- 18 Si Vercors a pu parler de « triomphe de l'anonymat » dans la période de l'Occupation, c'est pour mettre l'accent sur le travail à plusieurs des intellectuels qui à cette époque ont œuvré activement dans l'ombre pour « publier – comme il le dit – à la barbe de l'occupant le numéro entier d'une revue ». Ce propos se trouve dans une allocution prononcée le 22 mai 1972, où, en rappelant le rôle joué par Decour dans la fondation des *Lettres françaises*, Vercors reconnaît que « sans lui il n'y aurait eu ni *Éditions de Minuit*, ni même *Silence de la*

mer »⁸. En 1994, à savoir une vingtaine d'années après cet hommage, dans *Port Soudan* d'Olivier Rolin, on peut lire :

Dans le Paris de notre jeunesse, qu'il existât un peuple était une chose qui pouvait encore se soutenir. Des noms comme ceux de Péguy ou de Marc Bloch, de Jacques Decour ou de Jean Cavallès n'étaient pas encore devenus complètement incongrus. Et ce n'est pas dire que nous fûmes à la hauteur de ces noms-là : mais simplement qu'ils signifiaient quelque chose pour nous, qu'ils faisaient partie éminente de notre culture.⁹

L'édition chez Gallimard

- 19 L'historienne Gisèle Sapiro, auteur d'un important ouvrage qui retrace les dynamiques et les modalités de la production intellectuelle entre 1940 et 1953, classe Decour dans le pôle de ce qu'elle nomme la « production restreinte »¹⁰.
- 20 Le tout jeune Decour publie ses œuvres chez Gallimard, à partir de 1930, bien avant que l'occupation installe son appareil de répression sur les maisons d'édition françaises. Ancré dans l'entourage Gallimard dès sa première jeunesse, il y restera après son entrée en clandestinité. Gallimard sera d'ailleurs le seul éditeur à refuser la pénétration de capitaux allemands¹¹.
- 21 Sa production littéraire s'arrête en 1936, année de parution du roman *Les Pères*, cette interruption – que Paulhan regrettera – coïncidant tout juste avec l'adhésion au Parti communiste. Il ne faut pas quand même oublier l'allusion de l'écrivain au « plan de roman » qu'il avait fait pendant ses deux mois de prison : cette allusion est contenue dans sa dernière lettre aux parents, écrite le matin de son exécution, le 30 mai 1942.

L'écrivain germaniste guettant la montée nazie

- 22 D'après les mots d'Aragon : « Peu de Français connaissaient mieux que lui l'Allemagne ; aucun Français n'aimait mieux que lui la France »¹². Sa position de germaniste le tient d'un côté un peu à l'écart du débat intellectuel de son époque mais lui permet en même temps de se brancher, plus que nombre de ses contemporains, sur le réel encore gluant et nébuleux, qui va bientôt avoir le poids d'un rocher, de la montée du nazisme, phénomène qu'il observe d'un regard lucide et impitoyable dans *Philisterburg*.
- 23 Decour signe pour la première fois en 1938 dans *Commune*, la revue fondée en juillet 1933 par l'AEAR, une nouvelle, *Le Serviteur*, achevée depuis 1936. Il devient rédacteur en chef de la revue et dans le numéro de février 1939 il signe l'éditorial qui célèbre l'humanisme allemand : « C'est une foi rationnelle dans la valeur et la dignité de l'homme, un respect civilisé de sa liberté, un culte militant de sa raison »¹³. Ce numéro de la revue accueille, entre autres, des contributions de Heinrich et Thomas Mann.
- 24 Le 16 décembre 1941, l'écrivain rédige « Une lettre ouverte à MM. Bonnard, Fernandez, Chardonne, etc., anciens écrivains français », à la suite du fameux voyage à Weimar des écrivains de la collaboration :
- Vous revenez d'Allemagne. Tandis qu'à Paris, la Gestapo emprisonnait cinq membres de l'Institut de France, vous alliez, « invités » par l'Institut allemand, prendre à Weimar et à Berlin les consignes de Monsieur Goebbels [...] Honneur, fidélité, patrie : pourquoi faire sonner à vos oreilles des mots dont le sens vous échappe ?¹⁴

- 25 Dans un autre article, intitulé « Mythes et ersatz dans la littérature », il rend compte des efforts d’Otto Abetz et du gouvernement Pétain pour faire naître de nouveaux mythes français (qui ne pourront être que des ersatz) et de nouvelles figures littéraires.
- 26 L’Institut allemand avait établi une liste de traductions de livres allemands en français dans le but de « décontaminer » et « assainir » la littérature française¹⁵.
- 27 De son côté, Decour, tout conscient qu’il est que « les meilleures traductions ne sont que des approximations »¹⁶, travaille avec acharnement à traduire Goethe, dont sa version du *Triomphe de la sensibilité* parut l’année même de sa mort, à *L’art gothique* de Wilhelm Wörringer, pendant qu’il rêve de faire connaître en France *L’Homme sans qualité* de Musil, bien avant que Philippe Jaccottet n’en donne sa traduction.

Thèmes et écriture des fictions

- 28 À la parution de *Le Sage et le Caporal*, premier livre de Decour – qui n’a que vingt ans –, Jean Paulhan prononce le jugement suivant : « S’il fallait au roman une moralité, ce pourrait être celle-ci : la révolte, la vie irrégulière, la drogue même, ne sont pas moins décevantes, pour un garçon bien né, que le renoncement et le travail bourgeois. Tout cela se ressemble, c’est à mettre dans le même sac »¹⁷. Et Dabit commente (*Europe*, mars 1931) :
- L’auteur n’est jamais dupe de ses héros. Il les voit encore puérils et indignes ; il ne peut croire à leur évasion. Il les sait condamnés. Il y a de l’amertume dans cette attitude, de la détresse, une passion qui permet d’espérer de M. Jacques Decour des livres dans lesquels le drame existera sans le secours d’aucune aventure, d’aucun jeu.
- 29 L’intrigue de ce premier livre retrace les itinéraires compliqués de deux frères, Jean et Jules Damiens. L’aîné, c’est le sage, le cadet le caporal¹⁸. Les deux cherchent l’un à s’enfuir pour vivre sa vie, l’autre à se faire une situation mais ils échouent, chacun de son côté, le premier choisissant la mort, le second se résignant à jouer le rôle social.
- 30 Sous le faux semblant d’une narration « réaliste », les péripéties de ces deux frères servent de prétexte à un récit tout traversé par une instance métafictionnelle, dont le but serait de donner à voir ce qui ne cesse pas de s’écrire, à savoir une tentation romanesque inaboutie/inaccomplie. Le lecteur se trouve confronté à une déconstruction de la trajectoire classique du roman d’apprentissage, par laquelle les deux protagonistes, étant mal dans leur peau, formulent leur malaise par la conscience – le plus souvent décevante – de leur statut de personnages.
- 31 L’impuissance à agir caractérisant Jean et l’excitation à l’action caractérisant Jules sont les deux faces de la même médaille, celle du rapport osmotique et perméable entre le réel et la dimension fictive.
- 32 Encore tout jeune, le personnage de Jean « ne pouvait distinguer les actions, les paroles, les pensées réelles de celles de ses livres et de ses rêves »¹⁹. À la recherche d’une unité avec le monde, il se lance sur les traces de l’unanimité de Jules Romains : « J’éprouvais le besoin de faire des signes à tous les humains qui se trouvaient dans la campagne [...] Et de jouir de *mon* crépuscule [...] versait – chose étrange et imprévue – l’amour du monde dans mon âme timide, éperdue d’orgueil par la jouissance complète de l’instant présent »²⁰. Mais, très vite, Jean se rend compte qu’« il y a autre chose que la jouissance de l’instant présent [...]. Il y a l’action. Je n’agis pas »²¹.

- 33 Écrire sa propre histoire est envisagé comme une voie difficile à tracer : « (C'est vrai, n'est pas artiste qui veut) »²². La référence à l'écrit semble une ressource d'éclaircissement des interrogations du sujet : « Or, pour voir dans notre propre jeu, il faut que nous songions souvent aux termes d'une biographie qu'un témoin imaginaire pourrait écrire sur nos actions. C'est ainsi que je fais : première anomalie de ma part »²³. On assiste ici au disfonctionnement du personnage qui échappe à son statut traditionnel.
- 34 Mais toute tentative d'une quête à suivre et d'un but à atteindre est destinée à s'avérer inutile dès le départ : « C'est en vain que je me cherche un but. *Je n'en ai pas* »²⁴ ; « Je me promène dans les avenues, et je cherche un nom, un visage qui me fixera un but. [...] Je me promène dans les avenues et je cherche mon assassin »²⁵.
- 35 À plusieurs reprises, les pensées rapportées de Jean donnent à lire son inconsistance de sujet par comparaison avec des éléments fictionnels : « Malgré sa tragique situation, il apercevait combien son aventure était burlesque : [...] Il ne put réprimer un sourire. [...] – Si j'écrivais mon histoire, on ne croirait pas que c'est vécu. C'est trop invraisemblable »²⁶. Et encore :
- Oui, se disait Jean, ce qui m'arrive serait un excellent roman. Je m'en doutais d'ailleurs. Mais ce ne serait pas un bon sujet de roman. [...] Ce serait un roman pur, qui devrait être écrit par un être d'une indifférence inhumaine et l'auteur, qui doit sans cesse renoncer à ses rêves, vaincu par les mots, est lui-même un personnage de roman.²⁷
- 36 Comme dans un jeu de miroirs, l'écrivain et son personnage se renvoient leur image. Mais Jean décide autrement : « Il put vivre dans le détachement le plus complet et n'écrivit pas une ligne sur lui-même »²⁸. Suit alors l'intervention de l'auteur qui interrompt le miroitement d'une fiction débordante et rétablit ses frontières avec le réel :
- Il y a une grande niaiserie ou une grande tromperie à vouloir être à la fois l'auteur et le héros d'un roman. Si l'on se sent l'homme d'un livre, il faut vivre ce livre mais il ne faut pas l'écrire. Les actions réelles de l'auteur ne doivent être que le point de départ de celles du personnage. [...] Je permets à l'écrivain de pleurer, de boire, de fumer, d'avoir des amis, d'être le personnage d'un drame, de tirer des coups de revolver : je préfère qu'il ne l'écrive pas. Il faut avoir le respect du réel. Une biographie n'est pas un roman.
- 37 L'échec existentiel de Jean est perçu par le constat plaintif d'une position subjective de second plan : « Hélas, je ne suis qu'un personnage secondaire », se dit-il²⁹.
- 38 Dès lors, son suicide sera rapporté aux dernières lignes du récit par une tournure allusive, indirecte, elliptique : « Un geste est si simple à faire [...]. Il n'eût pas le temps de penser que c'était ridicule. Il était devenu complètement animal. Il fit un petit geste de la main [...]. Et, sans s'en apercevoir, il ne fut plus que matière »³⁰.
- 39 Pour Jules, dont le livre préféré est *Zadig ou la destinée*, « le but humain était de déployer au nom du Seigneur, le plus d'énergie possible »³¹. S'il veut à tout prix poursuivre sa recherche du bonheur, chez lui encore, on peut repérer la même dynamique métafictionnelle que chez son frère : « Il croyait apercevoir un sourire mystérieux sur les lèvres d'un écrivain » ; « Il se prenait pour un personnage de roman »³². Son engagement dans l'armée n'est qu'une rentrée dans les rangs de la société, pas du tout lisible comme une réussite, mais plutôt comme une soumission.
- 40 Le seul livre qualifié de roman, que Decour aurait voulu appeler *Le Seuil*, parut en 1936 sous le titre préféré par Paulhan, *Les Pères*. Comme le notait Marcel Arland à l'époque, l'écriture garde ici « cette crainte de l'abandon, cette sécheresse volontaire » qui peuvent

écarter nombre de lecteurs³³. Decour lui-même dérouta la critique en soutenant à ses collègues de la NRF qu'il avait manqué son livre. Et pourtant, on apprécie la recherche stylistique affinée de son écriture, l'ambiance de rêve qui se répand comme la brume des décors choisis, Dieppe d'abord, la montagne ensuite ; ce personnage mi-éveillé, mi-somnolant, à « la tête [...] brumeuse », se déroband à toute tentative de lui faire empoigner son existence. Le fil rouge du livre, c'est une interrogation sur le choix, comment il émerge, comment il se forme dans le sujet : selon les mots du protagoniste, il ne doit pas apparemment découler « d'une volonté arrêtée, d'un plan conscient » ; de cette manière, dit-il, « je réussissais parfois à éveiller en moi une voix qui disait vrai »³⁴.

- 41 La théodicée travaille les personnages de Decour, qui se demandent d'où vient le mal et en reconduisent l'origine à une faute individuelle, que ce soit l'orgueil, la transgression de la morale ou de la loi.
- 42 *Les Pères* sont trois personnages jouant tour à tour un rôle à l'égard du jeune protagoniste, Michel : d'abord le père adoptif, M. Bouton, ancien ouvrier qui ayant fait fortune veut lui transmettre ses biens ; en second lieu, M. Mouche, un professeur ayant horreur des « intentions, surtout des bonnes » et qui finit par se suicider en se jetant à la mer ; enfin M. Siegfried, un médecin à la retraite avec « la passion d'aider les êtres à trouver un peu de lumière », qui voudrait enseigner à Michel qu'il a « une valeur absolue » et qu'« il suffit de savoir vous relier au reste »³⁵. Le protagoniste découvre à la fin du roman « qu'il ne possédait pas, comme M. Siegfried, l'art de se mêler aux hommes sans les mépriser »³⁶.
- 43 Les enjeux de ce roman ont une incidence politique qui n'apparaissait pas dans *Le Sage et le Caporal*. Le choix de Michel est, finalement, de « ne pas céder au courant », tout conscient qu'il est que : « L'heure était toujours grave, et de tous temps des esprits vivant sur un autre plan avaient sciemment négligé cette gravité, cette imminence du danger politique. L'actualité voulait tout envahir, elle savait séduire et menacer »³⁷.
- 44 C'est toujours dans la bouche du vieux médecin que l'écrivain met ces paroles : « Je crois que nous mourons comme les fruits tombent : quand nous sommes mûrs et que notre résistance intérieure disparaît »³⁸. Ces mots sur la mort résonnent mais prennent un visage différent dans la tension de l'avenir qui traverse ce passage de la dernière lettre de Decour, si touchante du fait même de sa retenue : « Je me considère un peu comme la feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau. La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles. Je veux parler ici de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir »³⁹.

NOTES

1. P. Favre, *Jacques Decour. L'oublié des lettres françaises*, Tours, Farrago-Éditions Léo Scheer, 2002. En ce qui concerne ce dernier travail, peut-être sa seule limite est-elle que, à côté d'une riche et précieuse documentation, il garde un ton rhétorique, voire apologétique, qui, tout en décrivant une réalité historique attachante, n'arrive pas à s'en détacher – ce n'est sans doute pas d'ailleurs son but – pour se tourner vers une analyse pénétrante et subtile des œuvres.

2. Cf. G. Sapiro, *La guerre des écrivains*, Paris, Fayard, 1999, p. 475.

3. J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [Paris, 1948], Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1987, p. 232.
4. Ibid., p. 306.
5. Pascal Mercier fait état de cette aversion dans *Les écrits de Jean Paulhan dans la presse clandestine : une résistance appliquée, dégagée ?*, dans *La Littérature française sous l'Occupation*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 1981 (cité par P. Favre, *op. cit.*, p. 223).
6. Vercors, *Jacques Decour*, dans P. Favre, *op. cit.*, p. 7-11.
7. L. Aragon, *Comme je vous en donne l'exemple*, Paris, Éditions sociales, 1945.
8. Republiée dans P. Favre, *op. cit.*, p. 7-11.
9. O. Rolin, *Port-Soudan*, Paris, Éditions du Seuil, p. 93.
10. À savoir un « pôle temporellement dominé, principalement constitué par des jeunes prétendants en ascension sociale, démunis de ressources économiques mais dotés d'un important capital culturel à la fois hérité et acquis, qui s'orientent vers la reconnaissance des pairs et les profits symboliques » (G. Sapiro, *op. cit.*, p. 93).
11. G. Sapiro, *op. cit.*, p. 45.
12. Cité par P. Favre, *op. cit.*, p. 75.
13. Cité par P. Favre, *op. cit.*, p. 139.
14. J. Decour, *La Faune de la collaboration. Articles 1932-1942*, Paris, La Thébaïde, 2012, p. 227.
15. Cf. R. Krebs, « Le programme de traduction de l'institut allemand de Paris (1940-1944). Un aspect peu connu de la politique culturelle national-socialiste en France », dans *Études germaniques*, 275, 2014.
16. J. Decour, *Philisterburg*, Tours, Farrago, 2003, p. 103.
17. Lomagne (pseudonyme de J. Paulhan), *Jacques Decour*, dans *Chroniques interdites*, Paris, Éditions de Minuit, 1943.
18. L'épithète de « sage » vient en premier lieu d'un propos d'Alain, que le personnage lit dans le roman : « Nul n'est sage pour longtemps », auquel Jean réplique : « Sans doute [...], mais se pénétrer de cette vérité et doubler le cap des désillusions, n'est-ce pas la sagesse ? » (J. Decour, *Le Sage et le Caporal* [Paris, 1930], dans *Le Sage et le Caporal* suivi de *Les Pères*, et de sept nouvelles inédites ; Tours, Farrago - Éditions Léo Scheer, 2002, p. 70). Deuxièmement, une citation tirée du livre de Job, 5, 13 est mise en exergue au dernier chapitre : « J'enlacerai les sages dans leurs propres ruses » (Ibid., p. 165). Pour ce qui est de Jules, il s'engage dans l'armée et « grâce à l'influence occulte de Jean, il est nommé caporal » (Ibid., p. 164).
19. Ibid., p. 29.
20. Ibid., p. 37.
21. Ibid., p. 34.
22. Ibidem.
23. Ibid., p. 39.
24. Ibid., p. 45. En italique dans le texte.
25. Ibid., p. 47.
26. Ibid., p. 65.
27. Ibid., p. 71.
28. Ibidem.
29. Ibid., p. 75.
30. Ibid., p. 168.
31. Ibid., p. 98.
32. Ibid., p. 83.
33. Pour *Les Pères*, Marcel Arland notait également que « toutes ces enfances, cet apprentissage, ces découvertes forment une suite d'esquisses à la touche légère, au dessin élégant. C'est une moralité, plutôt qu'un roman » (cit. dans la *Présentation*, signée E. B., de l'édition de *Le Sage et le Caporal* suivi de *Les Pères ...*, cit., p. 10).

34. Ibid., p. 226.
35. Ibid., p. 220.
36. Ibid., p. 267.
37. Ibidem.
38. Ibid., p. 220.
39. J. Decour, « Lettre du samedi 30 mai 1942 », 6h45, dans P. Favre, *op. cit.*, p. 321.
-

RÉSUMÉS

Cette contribution vise à sortir de l'ombre une figure de romancier dont le talent avait été aussitôt reconnu par la critique de son époque et qui a par la suite survécu moins dans l'histoire des lettres françaises que dans la mémoire de quelques lecteurs avertis. Lorsqu'il meurt fusillé par les Allemands à trente-deux ans, Jacques Decour, brillant germaniste, rédacteur en chef de la revue *Commune*, responsable du Comité National des Écrivains, rédacteur de la plus importante revue de la France occupée, *La Pensée libre*, cofondateur avec Jean Paulhan de la revue *Les Lettres Françaises*, qu'il ne parvint pas à voir, laisse quelques écrits remarquables dont *Philisterburg* (1932), texte « inclassable » où il se met aux aguets de la montée du nationalisme en Allemagne, et deux romans, *Le Sage et le Caporal* (1930) et *Les Pères* (1936), qui seront l'objet de cet article. C'est une trajectoire menant de l'histoire de deux frères au seuil de l'âge de raison à l'histoire des « pères » dont l'enseignement ultime met l'accent sur l'importance de « se relier ». Dans une perspective littéraire, dépassant la lecture biographique, bien que méritoire, de « l'oublié des lettres françaises » (Pierre Favre, 2002), il vaut la peine de cerner les thèmes et les traits caractéristiques de l'écriture de cet auteur, véritable point de départ de la Résistance intellectuelle, dont Vercors a écrit : « Sans lui, il n'y aurait eu ni Éditions de Minuit, ni même *Le Silence de la mer* ».

INDEX

Mots-clés : Oubliés, Decour (Jacques), Résistance, mémoire, identité, années Trente